

L'HOMME DE DIDEROT

En quoi Diderot était-il donc un philosophe ? On se représente souvent le philosophe comme un sage vieillard, ou un homme vieux avant l'âge, enfin assagi, plongé dans une méditation solitaire, à l'écart du commun des mortels, patient et doux, inutile et inoffensif, poursuivant ses spéculations ou ses ruminations intellectuelles dans le silence et l'obscurité, ou plutôt dans la semi-obscurité, dans ce clair-obscur où Rembrandt, songeant sans doute à Spinoza, a préféré le peindre. Une sorte de moine laïque, ou plutôt, puisque la solitude lui est si précieuse, une sorte d'ermite de la pensée rationnelle, revenu de tout pour n'aller décidément qu'en lui-même. Et nous voyons bien en cela l' image d'une philosophie capable de présenter ses titres de gloire.

Mais, Descartes l'avait déjà remarqué :

Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature".¹

Eh bien ! Diderot élabore exemplairement une telle philosophie pratique. Avec tous ceux que, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en France, on a appelé les "philosophes", nous avons affaire à des hommes qui ne se soucient guère de ressembler aux méditatifs à la Rembrandt, mais qui vivent, et qui vivent dans leur temps, qui en épousent les querelles, qui interviennent sans cesse dans le monde, par la pensée et par l' expression de la pensée, par la parole et par l'écrit. Ils préparent un monde nouveau ; le monde nouveau qui va bientôt surgir, et qui les aurait sans doute beaucoup surpris cependant, et beaucoup déçus, s'ils avaient pu assister à sa naissance : Voltaire, Rousseau, Helvétius, et d'autres...

Plus tard, Gavroche chantera :

¹ René Descartes. *Discours de la méthode*, in *Oeuvres*, Coll. Pléiade, Paris, 1937, p. 134.

"Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau!... ²

Pourquoi donc Victor Hugo, en 1862, n'a-t-il pas mis plutôt, sur les lèvres du jeune héros mourant, le nom de Diderot ? Pourquoi Diderot n'a-t-il pas compté immédiatement, du moins au même degré, dans l'imagination populaire et dans l'histoire savante, parmi ceux qui ont formé la pensée de leur temps, parmi ceux qui ont infléchi l'histoire ?

On ne l'ignorait, ni ne le méprisait certes pas !

Mais, de toute évidence, en ce qui concerne le génie, l'oeuvre et l'influence, on le plaçait derrière Voltaire ou Rousseau. Or, voici que se produit un reclassement des valeurs, dont témoigne l'immensité de la commémoration du bi-centenaire de la mort de Diderot. Pour nous, maintenant, c'est Diderot qui est le plus grand. Il s'instaure même une sorte de culte de Diderot - ce qui, touchant ce mécréant, ne manque pas de piquant.

Chaque époque se souvient des hommes qu'elle choisit dans le passé, selon son goût et son humeur. Nous ne commémorons que ceux que nous aimons; ceux dont nous croyons qu'ils ont préparé et produit ce que nous sommes; ceux en qui, à quelques égards, nous pouvons nous reconnaître. Nous ne commémorons que nous-mêmes. Comment pouvons-nous nous reconnaître en Diderot, et en son oeuvre ? Quel était donc l'homme de Diderot, auquel nous ressemblerions comme des frères ?

Chronologiquement, Diderot est le philosophe des Lumières, le plus typique. Ce grand mouvement intellectuel de libération de l'esprit, de lutte contre les oppressions religieuses et politiques, d'exaltation de l'esprit critique, de la raison, de la science, que l'on appelle les Lumières, on le situe communément, en France, entre 1715 (la mort de Louis XIV et la fin du Grand Siècle - or Diderot est né en 1713) et 1789 (la Révolution française, tenue, non sans quelques illusions, pour le triomphe des Lumières). Or Diderot est mort en 1784. Les Lumières et Diderot ont vieilli ensemble.

Dans ce courant intellectuel, social, antireligieux, politique, philosophique que sont les Lumières, Diderot va le plus loin, se montre le plus audacieux. En philosophie spéculative, qu'il pratique aussi, il avance jusqu'au matérialisme, mais un matérialisme chaleureux, bien différent de ce que l'on a pu appeler "le matérialisme triste" de

² Victor Hugo, dans *Les Misérables*.

d'Holbach. Un matérialisme sensible, imagiatif, poétique, vitaliste, débordant largement le mécanisme passif et statique du matérialisme traditionnel - matérialisme qui ne réussit à s'exprimer convenablement que dans des dialogues animés et passionnés, tels que *Le Rêve de d'Alembert*.

Mais déjà il nous faut noter que *Le Rêve de d'Alembert*, mis récemment en scène à Paris, ne fut publié qu'en 1830, près de cinquante ans après la mort de son auteur !

Toutefois, même dans des oeuvres moins attachantes que *Le Rêve de d'Alembert*, Diderot s'offrait bien à ses contemporains comme l'écrivain critique, irrespectueux et même scandaleux. Aussi fut-il, pour le punir de sa *Lettre sur les aveugles*, emprisonné à Vincennes où Rousseau vint lui faire une visite riche de conséquences. A ce titre de défenseur de la liberté spirituelle, de la liberté de conscience et d'expression, de ce que nous appelons maintenant les "droits de l'homme", il a mérité la haine des pouvoirs du temps, de leurs représentants officiels, de leurs valets de plume, alors plus influents et plus célèbres que lui, bien oubliés depuis. Qui se souvient de Palissot, si ce n'est parce que Diderot l'a combattu ?

Jamais les adversaires de Diderot ne désarmèrent. Au long des siècles, ils l'attaquent violemment, infatigablement, fanatiquement. Ainsi, en 1880, quelques années avant le centième anniversaire de la mort de Diderot, qui ne fut commémoré que très discrètement et précairement, Barbey d'Aurevilly dénonçait encore le grand méchant homme, et en quels termes !

Impossible, se plaignait-il, d'écrire l'histoire du XVIIIe siècle sans y rencontrer le nom et l'influence de Diderot, de l'infatigable ouvrier de l'Encyclopédie qui a entassé la vidange de toutes les erreurs du XVIIIe siècle dans cette infecte tino de l'Encyclopédie, mais non pas pour les emporter ! en cela inférieur aux autres ouvriers de ces dégoûtantes besognes... Diderot, surfait, grand pour mille raisons dont la plus forte et la plus actuelle est ce matérialisme qui produit des Littré en philosophie, des Courbet en art et des Zola en littérature, déjections dernières !³

Et en 1913, alors que certains suggéraient de fêter nationalement le 2è centenaire de la naissance de Diderot, Maurice Barrès, souvent mieux inspiré, c'est bien le cas de le dire, s'indignait :

Vraiment, c'est une idée malheureuse qu'avait le Sénat, de vouloir

³ J. Barbey d'Aurevilly, *Goethe et Diderot*. Paris: 1880, p. 141 et 147.

célébrer une *fête nationale* du deuxième centenaire de Diderot... L'apothéose de Rousseau fut une erreur... Pourquoi, diable ! allez-vous chercher dans le vieil arsenal de nos guerres civiles des hommes drapeaux, des revenants incapables de susciter et de diriger nos forces d'enthousiasme ?" ⁴

Et, par opposition, Barrès trouve sa satisfaction dans le fait que "le gouvernement de la République a rendu un éclatant hommage au génie de Mistral appuyé sur l'une de nos plus belles provinces"⁵.

En 1913, Barrès place le petit Mistral - bien sympathique au demeurant - au dessus de l'immense Diderot. Il se produit parfois des ratés dans le fonctionnement des meilleurs esprits.

L'homme auquel s'attachent des haines aussi vives et tenaces, présentait pourtant un visage capable de susciter toutes les sympathies.

Un homme étrange, ce Diderot, un peu déconcertant, mais, aussi, fascinant. Voici comment Joseph Garat raconte sa première rencontre avec Diderot.

Garat, alors fort jeune, n'était pas encore entré dans la tragédie de l'histoire. C'est lui qui, plus tard, conventionnel régicide et ministre de la justice du gouvernement révolutionnaire, sera chargé d'annoncer à Louis XVI sa condamnation à mort, et que les révolutionnaires ont décidé de guillotiner la monarchie en sa personne. Scène où se drape la sublimité de l'histoire.

Mais quand, encore jeune, il se présente à Diderot, c'est en toute modestie et en toute simplicité, et il donne de cette rencontre un récit spontané, il trace un portrait pris sur le vif.

Diderot et Garat ne s'étaient encore jamais vus. Diderot ne demande à Garat, qui vient d'entrer dans la pièce, ni son nom ni l'objet de sa visite. Et voici ce qui nous serait arrivé, si nous nous étions présentés nous-mêmes à Diderot, comme le fit ce jeune inconnu, Garat:

Il devine et m'épargne la peine de balbutier tout cela...; il se lève et ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit pas du tout. Il commence à parler, mais d'abord si bas et si vite, que, quoique je sois près de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient distincte et sonore ; il était d'abord immobile, ses gestes deviennent fréquents et animés; il ne m'a jamais vu que dans ce moment, et lorsque nous sommes debout, il m'environne de ses bras ; quand nous sommes assis, il

⁴ *L'Oeuvre de Maurice Barrès*, tome XII. Paris: Club de l'Honnête Homme, 1967, p. 97 et p. 150.

⁵ *Ibid.*, p. 100.

frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons légères et rapides de sa conversation amènent le mot de lois, il me fait un plan de législation; si elles amènent le mot drame, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames ou de tragédies. A propos de tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre, il se rappelle que Tacite est le grand peintre de l'antiquité, et il me récite ou me traduit les *Annales* et les *Histoires*...

A propos de Tacite :

Plusieurs chefs-d'oeuvre de ce grand homme sont perdus, "mais on pourra les retrouver" et cette espérance le transporte de joie... Il me joue une scène entière de Térence ; il chante presque plusieurs chansons d'Horace... Beaucoup de monde entre alors dans son appartement, et le bruit des chaises le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue ; il me distingue au milieu de la compagnie, et vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation... en me quittant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable"...⁶

Ce portrait confirme assez bien l'estimation que Diderot faisait de lui-même.

Il était fier d'être né à Langres, et il décrivait ainsi les Langrois: "La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point ; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter".

Et il ajoute : "Pour moi, je suis de mon pays"⁷.

De tels portraits et de tels aveux poussent à la caricature certains traits de Diderot : un homme-girouette, instable, impulsif, incapable d'approfondir une idée et de s'y arrêter, et surtout incapable de ne pas dire aussitôt ce qui lui passe par la tête, frivole et indiscret, léger et expansif. Et certes on retrouve beaucoup de cela dans son oeuvre, et peut-être principalement dans le personnage du neveu de Rameau.

Encore convient-il de remarquer que cette girouette ne tournait pas à n'importe quel vent ! Il y a des girouettes qui ne savent rien de Tacite ou de Térence, qui ne composent ni drames, ni poèmes... Diderot avait été, à Langres, le meilleur élève des Jésuites.

Une girouette quelque peu plébéienne, un naturel impertinent,

⁶ Cité dans l'article "Garat": *Biographie universelle, Ancienne et moderne*, de Michaud. Paris: Deplace, 1856, tome XV, p. 527.

⁷ Cité par G. Lanson. *Histoire de la littérature française*, remaniée par P. Tuffrau. Paris: Hachette, 1952, p. 740.

- aisément familier, un peu vulgaire.

Même Catherine II, la Grande Catherine, l'Impératrice de toutes les Russies, qui admirait Diderot, et avait voulu en orner sa cour, pendant un temps, s'offusquait, comme Garat, de la manière dont Diderot lui tapait sur les cuisses, au cours de leurs conversations philosophiques amicales. Et pourtant les cuisses de Catherine, si l'on ose dire, en avaient vu bien d'autres...

Mais venant d'un philosophe, du directeur de *l'Encyclopédie*, certains gestes, certaines paroles, certains opuscules, choquaient - et ceci même dans un siècle où la fiction des *Bijoux indiscrets* ne pouvait en aucune manière dépasser, dans la pornographie ou la pornophonie, la réalité des pratiques de la Régence ou du règne du Bien-Aimé...

A la lecture de ces témoignages sur la mobilité d'esprit de Diderot, impulsif et variable, primesautier, volontiers polisson, on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a un mystère Diderot. Qui était donc Diderot, et quelle était donc sa vision propre de l'homme, et de l'homme dans le monde?

Car, tout de même, cette girouette, ce polisson, Diderot, c'est lui qui sut mener à bonne fin la gigantesque entreprise de *l'Encyclopedie*, au cours de longues années d'application, de travail, cet énorme *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, qu'il a porté sur ses épaules comme, dit un de ses biographes, le géant Atlas portait sur ses épaules le monde.

Peut-on imaginer oeuvre plus massive, plus sérieuse, plus austère que *l'Encyclopédie* ?? On n'y éclate pas de rire à chaque détour de page!

L'élaboration, la création de *l'Encyclopédie* exigea un labeur - immense - du simple point de vue administratif, technique, financier, rédactionnel - et l'on peut à peine imaginer ce que cet homme, à lui seul, a su accomplir à cet égard.

Grand livre de science, de technique et de pratique, mais aussi machine de guerre de la secte des philosophes pour la libération intellectuelle, contre la religion, les superstitions, le despotisme, les privilèges, les abus, en faveur de la vérité et de la justice - *l'Encyclopédie* se heurta à la résistance acharnée des pouvoirs établis. Diderot déclarait que "le premier pas vers la philosophie c'est l'incrédulité"⁸ "qu'il faut tout examiner sans exception et sans ménagement... il faut renverser les barrières que la raison n'aura pas posées"...⁹

⁸ *Dictionnaire des philosophes*, article "Diderot". Paris: P.U.F., 1984. p. 739.

⁹ Cité par Lanson-Tuffrau, *op. cit.*, p. 423.

Au procès qui fut instruit contre *l'Encyclopédie* et ses auteurs, l'avocat général dénonçait, à juste titre "une société formée pour soutenir le matérialisme, pour détruire la religion, pour inspirer l'indépendance"...¹⁰

L'Encyclopédie fut certes soutenue et aidée par quelques personnages influents, d'Argenson notamment, et la Pompadour, qui avait autant d'esprit que de beauté. Faibles protections. Diderot dut lutter pour *l'Encyclopédie*, avec courage, constance, obstination, dévouement total à la cause qu'il avait choisie. La girouette ne tournait plus, même dans la tempête.

Diderot a lui-même résumé et raconté cette passion, et tous les témoignages et documents connus confirment les jugements qu'il porte, sur cette affaire, dans un *Mémoire pour Catherine II* :

J'ai travaillé près de trente ans à cet ouvrage. De toutes les persécutions qu'on peut imaginer, il n'en est aucune que je n'aie essuyée. Je laisse là les libelles diffamatoires de toutes couleurs. J'ai été exposé à la perte de l'honneur, de la fortune et de la liberté. Mes manuscrits circulaient de dépôt en dépôt, recelés tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. On a tenté plus d'une fois de les enlever. J'ai passé plusieurs nuits à ma fenêtre dans l'attente de l'exécution d'un ordre violent. J'ai été sur le point de m'expatrier, et c'était le conseil de mes amis, qui ne voyaient plus de sûreté à Paris pour moi. L'ouvrage a été proscrit et ma personne menacée par différents édits du roi et par plusieurs arrêts du Parlement. Nous avons eu pour ennemis déclarés la cour, les grands, les militaires, qui n'ont jamais d'autre avis que celui de la cour, les prêtres, la police, les magistrats, ceux d'entre les gens de lettres qui ne coopéraient pas à l'entreprise, les gens du monde, ceux d'entre les citoyens qui s'étaient laissé entraîner par la multitude. Cependant, au milieu de ce déchaînement général, tout le monde souscrivait. Ils voulaient avoir l'ouvrage et perdre les auteurs. Lorsqu'on eut inutilement employé tous les moyens d'empêcher l'ouvrage, on ne songea plus qu'à ralentir son exécution et à nuire à sa perfection. Nous avons souffert des suspensions de plusieurs années et des désertions de coopérateurs, et, pour comble de disgrâce, un infâme imprimeur, qui dépeçait mon ouvrage à mon insu pendant la nuit, a mutilé dix volumes et brûlé les manuscrits qu'il ne jugeait pas à propos d'employer.

On fit du nom d'encyclopédiste une étiquette odieuse (...). Il restait une dernière ressource, c'était de nous rendre ridicules..."¹¹

¹⁰ Cité par Lanson et Tuffrau.

¹¹ Diderot. *Mémoires pour Catherine de Russie*, in *Oeuvres*. Paris: Le Club du Livre Française, tome X, 1971, pp. 791-792.